Une tête effrayante, cachant brillance et beauté, c'était ce que tout le monde pensait. Cette ville débordait non seulement d'immenses immeubles de pensées, qui s'emboîtaient et s'illuminaient de toutes les couleurs, quand la nuit tombait, mais aussi d'un long pont de solitude, contemplé par la pleine lune, de sorte que les deux mondes de cette citadelle se connectaient.

Cette seconde terre, qui était reliée par le pont, paraissait particulier.

Elle se débutait par une sombre et monstrueuse forêt. Plus on s'avançait dans celle-ci, plus une

douce odeur de rose exquise montait à la tête. La fin de ces bois me menait à un long champ de roses où les couleurs de leurs lisses pétales se reflétaient dans le ciel. Quand je m'allongeai dans ces fleurs, je ressentis quelque chose de nouveau. Leurs épines, m'affligeaient d'un bonheur qui me libéra d'une douleur qui m'était inconnue.



Un paradis sur Terre,
Une rêverie sous la mer,
Un endroit étincelé
Qui ne s'envolera jamais

La beauté intérieur ne s'ouvrirait Que si vos cœurs s'éteindraient Pour voyager à nouveau Dans un plus grand bateau

Ne perdait pas votre temps Pour une mort lente S'aventurer revient à décéder

Un destin tracé

La fournaise consumait les restes d'une société détruite de ses propres mains.

Les champs été dévastés à des miles à la ronde, aucun signe de vie s'y manifestait, seuls les bruits produits par la brise et les flammes berçaient mon ouïe.

À la suite de mes longues journées de marche, j'aperçus une silhouette imposante, cette dernière se présentait sous les traits d'une brume épaisse ressemblant à une retombée de cendre et de poussières

- « était-ce un point touché par les bombardements des kazakhs? »

Je m'approchais d'elle tel un enfant impatient à l'idée d'y découvrir ses secrets.

Cela faisait 6 jours que je m'aventurais en direction de la buée plus je m'y enfonçais plus le climat y devenait rude, à 15 miles une tombée de neige y est apparue, vers 7 miles des torrents dépassent 100km/h se déchaînait sur ma combinaison, le radiomètre s'affolait 4 Gray s'affichait au compteur. Mon périple continua ainsi des heures je ne m'arrêtais plus, mes jambes étaient engourdies le froid rongeait mon corps, des nausées me faisaient halluciner, mes muscles me criaient de me reposer en vain jusqu'à ma chute causée par la fatigue.

Une lumière me réveilla dans ce long sommeil, je pris quelques instants à reprendre mes esprits, face à moi le brouillard se dissipa et me laissa contempler une ville endormie dépourvue d'une splendeur, devenue archaïque, des immeubles effondrés, écrasé, anéanti. Les routes étaient couvertes de cendre, des débris métalliques gisaient sur le bitume à la manière des feuilles d'automne.

La noirceur du ciel rendue les ruelles si sombres que je fus dans l'obligation d'ôter une lampe de mon sac, malgré l'obscurité je pus observer dans l'horizon un endroit propice à l'installation d'un campement. Je pris un temps de repos pour méditer sur cette sombre vie...

- -les trompettes de l'enfer
- -retentirent sur terre
- -une vie tuée par elle-même
- -le reflet de notre vie humaine
- -La mort nous traque-t-elle?
- -attend elle les bras ouverts?

- -Les fléaux se répandent
- -massacrant tous les Hommes
- -un conflit fratricide
- -Nous opposant à nous même
- -La cause d'un homicide
- -dicté par nos dilemmes

Mon repos achevé, je retournais à mon exploration.

Les sentiers me conduisaient près d'ancienne rue pavillonnaire, l'acier des fondations étaient oxydés des parasites dévoraient les restes de notre ancienne vie, quelques gravas joncher le sol. La poussière des bâtiments était portée au bon grès des zéphyrs, laissant des traînées blanches recouvrir le ciel. Au large je pus distinguer le levé de l'astre qui illuminait chacune de nos journées dans un cycle sans fins. Un soleil de plombs se faisait ressentir le thermomètre avoisinait les 140 Fahrenheit.

Un tremblement s'est fait ressentir vers 2h de l'après-midi, il s'intensifia des éjections de vapeur apparurent aux niveaux de certaines brèches des coulées de magma suivirent

Des flammes jaillissaient des entrailles de la terre, les braises se dispersaient à la chasse de nouvelle



proie. Des fissures commencèrent à se former sous mes pieds, j'essayais si bien de prendre la fuite mais une chose me retenait, mes articulations c'étaient paralysés je compris que mon tombeau se formait devants mes yeux pleins de crainte. Des voix me tournaient autour marmonnant des phrases indescriptibles, elles commencèrent à devenir encore plus nombreuses la folie s'emparait de mon corps sans défense.

Le voyageur

Assis, seul sous un grand saule, au bord de la rivière, dans le dernier champs de blé de mon village, je rêve d'un nouveau voyage.

La nuit est claire, les étoiles sont nombreuses, la lune rousse semble plus grande que la terre. C'est alors qu'il apparaît devant moi :

Vieil homme aux cheveux bancs,

Sa peau scintillante comme un diamant,

Muni de son bâton,

Chef de notre religion.

Le druide me parle d'un périple qu'il effectue tous les ans, dans une ville merveilleuse. Il m'invite alors à fermer les yeux, et là je traverse avec lui : les montagnes et les mers de tous les continents. J'ai l'impression de voler avec lui.

C'est alors que je la découvre :

Près d'une grande rizière,

Bordée de chênes centenaires,

Réchauffée par les vents chauds du déserts.

Lentis, la magnifique s'ouvre devant moi, le druide ne m'a pas menti, quand je passe la porte le spectacle que je découvre ici est impressionnant.

Cette citée qui surplombe un grand océan laisse apparaître des multiples ruelles, ses allées sont bordées de fleurs, d'arbres et d'arbustes :

Acacias, Jasmins, Pivoines, Azalées, Lavandes, Lauriers, Figuiers et Eucalyptus sont entre autres présents.

Si bien que sont parfums est si doux :

Je suis dompté,

Je ne peux la quitter,

Pris au piège,

Comme les tigres et les lions,

Qui ornent les murs des maisons.

Puisque je suis envoûté, je continue ma visite et je découvre encore les multiples richesses de cette ville, ses petites maisons rouges, coiffées de toits en or, qui me rappelle mon pays :

Le Nord.

Quand la nuit tombe, je me souviens de mon passé, à parcourir les montagnes noirs de charbon et ces maisons qui forment le corons.

Alors il est temps pour moi de partir vers de nouveaux horizons.

Maya Kotulska-Clercq



Dans un vieux village, perdu aux milieux des montagnes, encerclé par une rivière. Un homme, vêtue d'un grand manteau noir et d'une capuche qui laissait son visage dans l'obscurité, franchissais les ponts qui survoltais la rivière afin de rentrer dans la vielle ville.

L'eau de cette rivière était ;

D'une couleur à la fois bleu et transparente ;

Que l'on pouvait y voir au fond ;

Tout l'écosystème qui y vivait ;

Le sol était construit avec d'anciens pavés parfois recouverts de mousse ou de mauvaises herbes. Le lierre montait sur les maisons comme s'il tentait de d'atteindre le soleil. L'homme traversait d'étroites ruelles et parfois, il débouchait sur de spacieuses places peuplé de marchants et d'habitants où les rayons de soleils la faisaient scintiller et dans lesquelles, de grandes fontaines aux pierres blanches et aux splendides gravures, y coulait une eau d'une haute clarté. Mais l'homme ne s'attardait pas sur ces paysages et retournait dans les étroites ruelles sombres où il ne croisait pas grand monde et dans lesquelles le calme régnait. Ces rues étaient aussi des lieux où l'air frais circulait étant donné que très peu de rayons de soleil y pénétrait en raison de la hauteur des bâtiments mais aussi des lianes de lierres qui s'accrochait au vielles maisons.

Dans ces rues où la nature;

Reprenait, parfois le dessus ;

Les courants d'air frais venaient fréquemment ;



Caresser le visages des passant ;

Lorsqu'il arriva sur une grande place, il s'arrêta quelques secondes. Celle-ci était éblouit par le soleil, bondé de marchants d'habitants et de touristes.

Au sol, des dalles blanches scintillaient, au milieu de la place une grande fontaine, sur laquelle était placé des statues et des gravures des dieux de la mythologie grec, faisait couler une eau semblables à celle de la rivière, d'une couleur bleuâtre et d'une telle transparente, que l'on pouvait distinguer à travers celle-ci, tous les détails les plus précis des gravures.

L'eau était d'une telle pureté;

Qu'elle reflétait le paysage de la ville ;

Comme un miroir refléterait;

Le visage de ses habitants

Lucien Le Grand

XVII

Je découvrais cette allée pour la première fois, enfin c'était ce que je pensais. Je me mis à analyser chacun des immeubles et marchés avec une impression de déjà-vu. Serait-ce un signe de mon futur chez moi ? Chacun des rebords, chacune des nuances de bleu nuit me questionnaient un peu plus, laissant mes doutes sans réelles réponses. Seulement celles que je m'obstinais à croire. Malgré ces indécisions, je continuais de marcher d'un pas ferme et rythmé, faisant balancer le jeton de ma jupe lorsque la vision de mes yeux s'arrêta nette, laissant place à un souvenir que mon subconscient avait préféré oublié. Je revis cette même rue, illuminée par la pleine lune de décembre 1943. Je me souvenu tout de suite. Je me sentis à la fois vide et à deux doigts d'exploser. Je me remémorais cette nuit en une fraction de secondes mais avec chacun des détails. Je vivais dans le déni depuis toutes ces années. A l'heure d'aujourd'hui, l'unique chose dont je me souviens par cœur : cette allée. Un paradis la journée, qui se transforme en enfer la nuit, là où les démons de minuit s'abritent. Les trottoirs sales, le sol qui aspire chacun des pas lorsqu'il rentre en contact avec. Les fenêtres qui reflètent à l'infini, qui oppressent sans cesse. A gauche, sans tourner la tête, je vis un marécage là

où se cachent tous les cadavres abandonnés jusqu'ici. Je me sentis plus lourde d'un coup, comme si la pression atmosphérique avait subitement augmenté. Les ruelles s'engouffraient, la chaleur de la nuit m'étouffait. Le silence assourdissant faisait bourdonné mes oreilles. Chaque pas qui me faisait avancé me donnait l'impression de reculer, d'être encore plus vulnérable que la seconde d'avant. Puis, je respirai un bon coup et je me retournai, je vis alors mon pire cauchemar : l'âme de la ville. Mon univers coulait en pluie. Mon regard resta fixe. J'aperçus tous les vols, les assassinats, les épouillages des victimes camouflés par la nuit opaque et pluvieuse. Je tremblais par peur des ombres qui s'apprêtaient à bondir sur moi avec soif de sang.



Camille Mestour

XVIII

Déambulation

Au loin, j'aperçus un large trou menant à une grotte. Je m'avançai vers cet endroit lugubre et sombre mais qui m'attirait, de telle sorte qu'en quelques minutes je me retrouvai à l'intérieur de cette grotte. Je longeai une longue galerie où étaient dessinées de nombreuses espèces d'animaux et des sortes de citations. Certaines donnant de l'espoir d'autres mettant en garde. L'une d'elles dit « la vie c'est comme un piano il y a du blanc (de bonnes choses) et du noir (des mauvaises choses) mais pour avoir une belle mélodie il faut avoir les 2 ensemble ». Après 5 minutes de marche, je vis une faible lueur. Je m'avançai vers elle et me retrouvai plongée dans une grande cité. Il faisait gris,

Les bâtiments étaient faits de terre,

Les habitants étaient des sortes de blocs de ciment vivants.

La ville était assez sombre mais chaleureuse, il faisait bon, nous nous sentions comme enveloppés dans des draps. Plus j'avançai dans la visite de cette ville, plus j'étais surprise. L'eau des piscines était remplacée par de la boue. Toutes les constructions étaient faites de terre assez modelable pour leur donner la forme que l'on voulait. En déambulant dans la ville, je me suis faite des amis en béton. Les habitants étaient très gentils bien qu'assez froid quand on ne les connaissait pas. Ils se nommaient « les Terriens ».

Au bout de plusieurs jours passés ici, je partis. J'empruntai le même chemin et la même galerie qu'à l'aller, revoyant les citations que j'avais pris le soin de lire. Pendant un instant un voile noir s'abattit devant mes yeux et puis, plus rien.

Je me réveillai prise dans une chaleur énorme, épouvantable. J'étais face à d'énormes barrages de flammes et, à quelques centaines de mètres, une porte en feu s'ouvrit, laissant apparaître un amas de flammes derrière elle. Intriguée par cette forte chaleur qui, pourtant, semblait inoffensive, je m'avançai. Je franchis cette barrière et découvris un vaste paysage de flammes. Des cracheurs de feu et des forgerons se trouvaient à chaque coin de rue. Les habitations et les bâtiments étaient en métal. Ils étaient recouverts de flammes allant du jaunâtre au bleu-violet. Le contraste des différentes couleurs donnait un aspect surréaliste à cet endroit. Les habitants étaient des sortes de mini feux nommés les « Fireyiens ». L'avantage de leur corps était la chaleur qu'ils dégageaient

lorsqu'il faisait froid. Nous pouvions nous réchauffer. D'ailleurs ils utilisaient leur chaleur corporelle naturelle comme de chauffage ambulant.

Malheureusement cela n'était pas à leur avantage en été lors des canicules.

Je n'eus pas le temps de voir la moitié de la cité qu'un homme m'accosta. Il n'avait rien des gens qui se trouvaient dans cette ville, il n'avait ni flamme ni chaleur corporelle plus chaude que moi. Il s'appelait Feulipe (petit jeu de mots),



il était aussi en quête d'aventure et d'adrénaline et il avait exactement le même âge que moi c'est-à-dire 17 ans. Nous décidâmes alors de visiter la 2e moitié de la ville ensemble. Toutes les cheminées des maisons étaient allumées, la végétation était en feu mais ce qui m'a le plus interpellée, ce fut l'immense flamme élégante, flamboyante et brûlante qui trônait au milieu. Elle m'hypnotisait. Nous avons passé 13 jours dans cette cité. Puis je repris mon chemin accompagné de mon nouvel ami, Feulipe. Lors de ce séjour, j'ai attrapé de nombreux coups de soleil et après avoir vécu presque 2 semaines sous près de 40° je me retrouvai tout d'un coup sous l'eau. J'étais à bord d'une bulle tirée par un hippocampe. Ce dernier m'expliqua que le véhicule dans lequel je me trouvais était un taxi. Soudain, face à moi, se trouva une énorme membrane de plastique géante. Cette membrane était opaque mais laissait quand même apercevoir l'intérieur. Je rentrai dans cette bulle. Autour de moi de nombreux animaux et espèces marines : des sirènes, des dauphins, des requins, des poissons, des raies et de nombreux autres.

Devant moi des habitations de corail

Derrière moi un train et ses rails

Et autour de moi des enfants en pagaille.

Des 3 villes que j'ai visitées,

C'est sans doute la plus animée,

Et celle avec le plus de beauté.

Elle m'a tellement étonnée!

Cet endroit me fascinait, j'aurais pu y rester plusieurs mois voire plusieurs années si je n'avais pas ressenti un léger picotement dans ma jambe gauche. Je me réveillai alors dans un lit dont le matelas était dur et rêche. Je me rendis brutalement compte que les 3 villes que j'avais explorées étaient en réalité le fruit de mon imagination débordante. Mais tout ceci me paraissait si réel.

Quelques minutes plus tard j'eus une révélation. En réalité chaque ville que j'avais inventée, était liée à un élément : la terre, le feu et l'eau. Tout s'expliquait. Mais alors pourquoi je n'avais pas exploré la ville de l'air ? J'ouvris la porte de chez moi et là... Une immense ville paradisiaque audessus des nuages se présentait. Je me souvins alors pourquoi j'étais là. J'étais en réalité décédée et je me trouvais au paradis.

Après mon long voyage, je décidais de me reposer dans une ville.

Il n'y avait personne, je me disais que c'était sûrement à cause de la pluie. Étrange que la pluie apparaisse en cette période de l'année.

Je décidai alors de visiter cette mystérieuse ville.

Je cherchais quelqu'un qui puissent me renseigner mais personne puis je me rendis compte que cette ville était inhabitée. Les quelques chats errants, souvent souffrants, se sentaient seuls. La végétation avait pris le dessus sur les murs des bâtiments. Ceux-ci étaient d'une longueur stupéfiante qu'on ne peut y voir le sommet.

Je continuais d'avancer puis je vis cette ruelle. Une ruelle très sombre.

Les murs des bâtiments étaient insalubres, effrayants, surprenants.

Il n'y avait pas de trottoirs et la route était constitué uniquement de sable.

Plus j'avançais plus je sentais cette odeur d'humidité sûrement à cause des pluies abondantes.

Puis le soleil fit son retour. Au fur et à mesure, cet atmosphère ensoleillé me fit sourire.

Cette ville n'est pas très belle,

Mais si on l'a regardé vraiment,

On saurait que la beauté d'une ville ne peut pas tout le temps être décrite.

Ce n'est pas une ville rose,

Mais c'est une ville vivante,

Il se passe toujours quelque chose,

Pour moi, c'est plus qu'un sentiment.

Plus le temps passait plus j'aimais cette ville. Cela faisait déjà de nombreuses semaines que j'y étais. Je n'arrivais pas à la quitter. Il y a quelques jours, je me promenais et vis un arbre majestueux, monumental magnifique. Ces feuillages de différents couleurs, rouge, vert, jaune.



Les fruits que cet arbre produisait étaient un délice.

Ce fut le moment où je dois la quitter, cette ville qui m'a si longtemps accompagné, je ne sais pas si je la reverrai, mais elle restera dans mon cœur à tout jamais.

Selma Moumni

XX

Un Vitracois à Paris

Afin de tenir compagnie à mon cousin bien aimé, malheureusement fort malade, je décidai de lui rendre visite ce week-end. Je quittai mon village perdu en Dordogne, au milieu des champs, et pris le train. Ce très cher cousin habitait dans un bel appartement, grand et luxueux, dans le 16e arrondissement de Paris.

C'est en sortant de la gare,
que je pris conscience que,
partout où se posait mon regard,
je m'extasiai de l'incroyable spectacle
qui se déroulait sous mes yeux
à la façon d'un miracle.

C'était donc cela, la capitale.

Malgré l'assourdissant bruit faisant saigner mes oreilles, je ne cessai d'être ébahi.

A la terrasse des cafés, certaines personnes semblaient analyser tous les passants et discutaient de leur démarche, de leur allure et de leurs habits. Ils avaient un air un peu moqueur, et souriaient en se lançant des clins d'œil. D'autres profitaient simplement du beau temps tout en dégustant leur café, le nez en l'air, le visage tourné vers le soleil, pour en apprécier chaque rayon.

J'étais stupéfait par l'indifférence dont faisaient preuve les passants les uns envers les autres; contrairement aux habitants de mon village, en se croisant, pas un ne se lançait un regard, ni n'échangeait le moindre mot avec un autre. Il arrivait même qu'on se fasse bousculer sans ménagement. Personne ne semblait trouver cela choquant. Dans cette ville, pas un ne se connaissait ou n'était même poli ?

Les bâtiments étaient hauts et les appartements paraissaient gigantesques et étaient probablement chers et richement décorés. Les façades, dont les couleurs étaient vives, devaient sûrement avoir été peintes depuis plusieurs décennies, et pourtant, elles n'étaient pas le moins du monde écaillé, et donnaient l'impression d'avoir été ravalées peu d'années auparavant. Les portes des bâtiments étaient affreusement hautes et larges, et je ne pouvais m'empêcher de me demander comment leurs habitants faisaient pour, ne serait-ce, qu'entrouvrir ces portes, qui devaient être sacrément lourdes. Je m'attardais dans ma contemplation et commençai à détailler les immeubles. Autour des fenêtres avaient été sculptées des frises. Elles ne représentaient rien de particulier et étaient parfaitement symétriques. Ces ornements me parurent très raffinés. Dans mon village, je n'avais jamais vu de telles gravures entourant des fenêtres.

C'est après plusieurs minutes passées à détailler avec intérêt chaque recoin de la rue dans laquelle je me trouvais, que je m'aperçus enfin de tous les regards tournés vers moi. Je me mis soudainement à paniquer et à me questionner sur la raison de ces regards lorsqu'une évidence me frappa.

Tous ces Parisiens étaient habillées de manière élégante et portaient des habits recherchés, colorés, ayant probablement un coût assez élevé. Tandis que moi, venant d'un village perdu dans la campagne, je m'étais habillé simplement, mon pantalon était devenu un peu court, ma veste était usée au niveau des coudes, et mes chaussures n'étaient pas cirées. Certes, je n'étais pas vêtu de haillons mais, à côté d'eux, il était clair que je faisais tache.

C'est donc, misérable et honteux, que je baissai les yeux.

Je regardai mes pieds afin d'éviter leur regard lourd de reproche et de jugement et fis mine de me

passionner pour les pavés qui recouvraient le sol. Ils étaient d'ailleurs presque tous parfaitement alignés et l'on pouvait affirmer avec certitude que les poseurs de pavés avaient fait un bon travail. Les trottoirs étaient très grands, très larges, tellement larges que l'on pouvait y passer aisément à quatre côte à côte. Tout était tellement spacieux dans ce quartier de Paris. Je m'étais attendu à trouver une ville aux rues étroites et sombres, peu accueillante en somme. Alors que le plus difficile était de se sentir accepté par ses habitants.

Après plusieurs minutes, je me risquai finalement à lever les yeux et considérai que, même si ces gens semblaient hautains et méprisants, ils ne me feraient rien de mal. Je poursuivis donc ma route en quête du lieu d'habitation de mon cousin, l'air faussement conquérant, mais heureux d'avoir surmonté cette épreuve. J'arrivai enfin devant sa porte.

Pendant cette chaude après-midi, tout en découvrant Paris c'est chez lui que je me rendis.



Elsa Moysan

Shiganshina

Pendant la 3eme guerre mondiale, une ville nommé Shiganshina se situait dans les montagnes. Cette endroit, loin de tout conflit, était divisé en deux parties ; elles étaient superposées l'une sur l'autre. Chacune était posé sur une sorte de socle rond. Juste à côté une sublime cascade d'un bleu étincelant tombait tel une pluie d'hiver. La nature avait pris ces droits dans ce lieu. Ces deux parties étaient entourées de montagnes variant de taille. Celle où ils vivaient été de loin la plus majestueuse et grande. Ces montagnes était ensevelit de verdure, fleur, haie, arbre, foret. Ce qui l'entourait était juste magnifique. Celle en dessous de l'autre était la partie ou vivait les pauvres. Rien n'était entretenue, des demeures si on peut appeler ça comme ça, était juste quelques vielles briques posait l'une sur l'autre. Une tuile de fer était posée en guise de toit. Toutes ces maisons étaient très proche l'une de l'autre, superposés. La nature avait conquis cette partie, toutes les rues étaient recouvertes de mauvaises herbes et quelques fleur morte pour faire joli. Ces rues étaient extrêmement étroites. Dans ce quartier la criminalité faisait rage tel une lionne affamée. Tout le monde était dans le besoin et était prêt à faire les actions les plus ragoutantes pour survivre. On voyait très régulièrement du sang sur les briques et une odeur de putréfaction émanait dans la ville. Dans ce lieu, il y avait un marché, celui-ci était terrifiant, ce n'était pas de simples légumes ou fruit mais plutôt des trafic d'organes, reins, intestins, foie, cœur, cerveau, côlon. Pas moyen de se payer des policiers pour rétablir l'ordre. Dans cette partie, la seule loi était celle du plus fort toute personne ayant la visiter a de nombreuses chance de ne pas en ressortir vivant. Au fin fond de cette horreur, il y avait une caverne personne pouvait la découvrir Des roches titanesque bloquait tout point de vue. Juste au-dessus un espèce de tuyau, chemin, reliait cette ville à celle d'au-dessus.

Dans cet autre quartier, c'était tout le contraire
Rien qu'en la voyant on tombait par terre
Toutes les demeures étaient éclairées
Toutes très belles tel la cascade à coté
Les maisons étaient très hautes et
Avait des formes spéciales, ondulées, arrondies
Toutes étaient équipes de milliers de fenêtres.

Ces dernières reflétaient la beauté de la ville. La verdure était d'un vert pétillant. On retrouvait toutes les sortes de fleur possibles même des encore jamais découvertes. C'était si coloré qu'on pouvait la comparer au plus bel arc en ciel. Des arbres étaient majestueux et leur feuille d'un vert sublime. Au centre de cette ville, un énorme lac, d'un bleu d'une beauté indescriptibles, qui reflétait le beau ciel bleuâtre. Ce dernier était entouré d'arbre fruitier, oranger, pommier, poirier, bananier. Et au centre de ce lac, un arbre titanesque, le tronc était si épais tel une montagne et ces branches s'étendaient sur absolument toute la ville. Ces bûches étaient accompagnées de pétale d'un rose clair. Il s'agissait d'un gigantesque cerisier japonais. Tout ça sous la protection d'une sorte de bulle les rassurant. Parallèlement au quartier pauvre, ici tout le monde était dans la bonne humeur et la bonne entente, l'humain paraissait heureux, aucune criminalité, aucun problème c'était un monde utopique, irréalisables dans les autres coins du monde.

Mais à quoi s'est donc dû?

Tout simplement à la richesse

Tous dans ce quartier était égoïste, c'est d'une tristesse

Personne ne voulait aider leurs confrères en dessous d'eux

Alors qu'ils ont les moyens pour les rendre heureux

Chacun pour sa peau, c'est donc ça l'humain

Contrairement à la vie dans cet endroit l'argent fais le bonheur

C'était la morale de cet endroit Shiganshina

Alexis Oborina



Hier, elle dormait mais ne rêvait
Endolorie, n'ayant plus de biche
Et beaucoup lui disait "Ich liebe dich"
On sentait encore les mitrailles

Aujourd'hui, elle se réveille
Et renaît de ses cendres
Personne n'était misandre
Avec ces personnes si peu vieille

Demain, elle explosera de mondains
Voulant découvrir cette personne
Son son résonne et
Se perd comme une vipère
Dans cette magnifique ville

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, cette ville n'était qu'un tas de ruine. Après plusieurs années dans l'oubli, elle revit et se développe tellement bien. Avec ces rues ventées par l'air marin, ces roses poussant grâce à ce soleil verdoyant. Ces petits, choqués auparavant, aspirent au bonheur, jouant avec un ballon à moitié déchiqueté. Leurs parents pouvant enfin travailler normalement, joyeux, eux aussi. D'un côté, une armée caucasienne armée jusqu'aux dents et de l'autre une patrie disant "ce n'est pas la vôtre". Il y a donc presque conflit d'intérêt, non légitime du premier (parti). Mais derrière la belle image narrée toute à l'heure, se cache une mafia, dont les participants s'appellent "Yakuza". Elle est souvent découverte sous trois facettes représentées par des adjectifs : choquée, soulagée et oppressée. Cette ville est traversée par une machine très pratique, le métro, celui-ci est silencieux à l'intérieur et bruyant à l'extérieur comme son hôte.

Conclusions : il y a donc un effet infini car une société (ville) resplendira un jour et s'effondrera l'autre (ex : l'Empire romain) mais peut aussi surgir des bas-fonds (Corée du Sud).



Arthur Pasquier

XXIII

Un monde utopique

Un jour j'aimerais avoir deux maisons à St Rémy de Provence avec une piscine, un lac, une piscine naturelle et aussi beaucoup de véhicules, tous électriques : un Quad, des voitures, des vans et des motos. Ainsi cela me permettrait de changer de véhicules chaque jour et aussi d'en faire profiter tous mes amis et ma famille. Voilà pourquoi dans ma première maison réservée aux enfants il y aura beaucoup de chambres, une salle avec une grande télé, un baby-foot mais aussi il y aura un PAC-man, une grande salle à manger, un grand salon. Cela créera un endroit convivial pour recevoir les personnes que j'aime. Et donc les grands comme les petits y trouveront : un terrain de basket un grand jardin, un trampoline, une balançoire, un bac à sable et un toboggan pour s'amuser. Mais j'aurais aussi une seconde maison réservée aux adultes avec un jardin composé d'un verger, une piscine naturelle et un lac. Dans ses deux maisons ont y fera des fêtes tous les week-end. Mes deux maisons seront éloignées du village car dans celui-ci les habitants feront chaque jour et chaque nuit des fêtes, des festivals ou des carnavals. Même si dans cette ville habitera le président de la France elle restera un endroit ayant peu de monde.

Elle sera à la pointe de la technologie avec les toutes nouvelles inventions. Cela permettra de faciliter la vie quotidienne de tous et rendra l'endroit encore plus merveilleux à vivre.

Celle-ci sera séparée en deux parties très différentes : une qui est froide, une qui est chaude... une qui est avec de l'eau et l'autre avec de la neige. Ainsi je pourrai changer chaque jour d'endroit et faire des sports différents sans faire des heures et des heures de voiture. La première partie sera donc la partie de la plage et de la mer mais aussi des sports d'eaux comme : le surf, le bodyboard... Dans la seconde partie il y aura les montagnes la neige mais aussi les sports d'hiver comme : le ski, le snowboard, la luge... Cela me permettra de faire tous les sports que j'aime en même temps et chaque jour. Par exemple, le matin je pourrai faire du skier et le soir me baigner à la plage.

Enfin, dans cette ville il y aura des restaurants de tous les pays ayant leurs spécialités locales que tout le monde pourra goûter : plus besoin de cuisiner pour goûter de nouvelles saveurs.

Pour conclure dans cet endroit de rêve je vais trouver tout ce que je veux et que j'adore : recevoir des amis et la famille, une vie plus facile, des endroits incroyables, pour faire les sports que j'aime... et de la bonne nourriture.



Léon Sauzay

XXIV

Aqualand

Alizée ouvrit les yeux, pensant être dans sa demeure mais celle-ci vit du bleu, beaucoup de bleu. Elle se trouvait en effet sous un vaste désert d'eau.

En baissant ses yeux, une queue de sirène lui fut attribuée à la place de jambes.

Elle n'en croyait pas ses yeux.

Elle continua d'avancer. Alizée prit le temps d'admirer le joli paysage. Sur son chemin, celle-ci croisa de jolies sirènes, des tritons, des créatures marines de toutes les couleurs.

Ceci était trop irréel pour elle.

De la luminosité,

Apportait l'eau.

De jolis êtres vivants,

Se dirigeaient vers l'avant.

Elle se demanda comment elle fit pour se retrouver dans un tel endroit. Bien que ce lieu était paradisiaque, elle souhaitait retourner chez elle. Ce monde était trop beau pour être vrai, et Alizée n'appréciait pas cela.

Elle continua d'avancer,

Puis vit un lieu doré,

De toute beauté.

Celle-ci tenta de s'approcher.

Il s'agissait d'un royaume où tout était en or. Le château de ce domaine était entouré de corail, également en or. Un énorme trône argenté avec de nombreux diamants de multiples couleurs occupait le centre de ce lieu.

Elle était éblouit mais aussi ébahit.

Alizée était assez surprise de voir que le trône n'était guère doré mais argenté étant donné que le reste du royaume est doré.

Elle s'approcha et contempla ce siège luxueux. Cette dernière était surprise de voir qu'il n'y avait personne ni dessus ni autour pour le surveiller. Celui-ci avait l'air abandonné.

Ce joli trône si coloré,

Se tenait juste en face d'Alizée.

Personne ne la regardait,

Et si elle l'essayait?

Elle écouta la petite voix dans sa tête et s'assit dessus.

Mais d'un coup, une alarme retentit. Des centaines de gardes se dirigeaient vers elle, ils couraient comme si leurs vies étaient en jeu. Ils était armés d'épées, de couteaux et de fusils.

Ils allaient la tuer,

Mais ils n'y parvinrent point.

Elle ne vit plus rien.

Puis se réveilla dans son foyer.



Nirina Smadhi

XXV

Utopia, la ville dystopique.

En l'an 4321, une guerre nucléaire éclata. Elle opposait chaque pays de chaque continent. Ce conflit entraîna peu à peu la destruction de la planète. Seule une ville fut épargnée ; Utopia. Cette ville à la forme arrondie, était divisée en quatre arrondissements.

Le zéro, était un quartier flottant, volant

Au-dessus des autres.

A travers toute la ville on pouvait l'observer,

Pour montrer son extrême supériorité.

Seule le Président (qui était d'ailleurs plus un dictateur qu'un président), sa famille et ses acolytes du

gouvernement pouvaient y habiter. L'accès était autorisé seulement aux gens du ménages et aux cuisiniers.

Un homme descendait de ce quartier.

Il était petit, le dos voûté,

A force de travailler à longueur de journée.

Il arriva dans le premier arrondissement. Il était deux heures du matin ; il venait de terminer son service.

Un vent agréablement frais lui caressait les joues.

Des buildings s'étendaient à perte de vus. Ils étaient si grands qu'on avait l'impression qu'ils pouvaient toucher la pleine lune. On pouvait confondre les lumières des appartements avec les étoiles brillantes dans le ciel noir de la nuit. Le quartier était calme et silencieux, si bien qu'on pouvait entendre quelques oiseaux chanter. Les rues étaient parfaitement propres et lisses, comme si elles avaient été faites la vielle.

Au fur et à mesure qu'il avançait, l'homme quittait le premier arrondissement pour arriver dans le deuxième.

De grandes barres d'immeubles délabrés s'étendaient aussi loin que la vue pouvait porter. Il passa devant un groupe de jeunes garçons,

Dont le visage menaçant était

Légèrement éclairé par le flambeau

De leurs cigarettes.

L'homme pressa le pas.

La pauvreté réduisait l'humanité à l'état sauvage,

Prêt à tout pour gagner

Quelques choses d'utile,

Pour ce long périple qu'est la vie.

Il tomba nez à nez avec un cadavre de chien à moitié décomposé. Ce dernier s'était étouffé en essayant d'avaler unes des nombreuses boites en plastiques qui traînaient dans les rues. Le cœur au bord des lèvres, il poursuivit son chemin et arriva dans troisième et dernier arrondissement.

Vivre là-bas était un enfer. Les gens vivaient avec une plaque de taule en guise de toit, les plus chanceux avaient une tente.

Ils avaient à peine de quoi se nourrir, la plupart sombraient dans la drogue et finissaient par mourir d'overdose si la faim ne les avaient pas déjà tués. L'homme vit une personne affalée par terre, le corps inerte. C'était un enfant d'une douzaine d'années. Il était mort.

Le cœur lourd, l'homme fut contraint de l'enjamber pour passer son chemin. Il arriva devant chez lui.

Ce qu'il appelait sa maison était en fait, Un tas de briques posées les unes sur les autres,

Les tout recouvert

D'une plaque de taule en guise de toit.

Il y avait à peine la place pour qu'il puisse se mettre debout.

Il entra, mangea le reste d'un quignon de pain,

Et comme tous les soirs s'allongea sur son matelas moisi, Et couvert de punaises.

Comme tous les soirs son dos et ses pieds endoloris, Le faisaient souffrir.

Et comme tous les soirs s'endormit abattus, En sachant que la journée du lendemain serait la même.



Anako Strauss De Goussencourt

XVI

Cymbalia

Cymbalia, ville prospère
Respectée de tous, avec son dôme de verre
Aucun ennemi n'oserait s'y confronter
Gloire et prospérité demeurent.

Le roi, tout aussi acclamé
A gagné son autorité
Grâce aux guerres passées gagnées.

Son fils, vaniteux Et capricieux, ne veut qu'une chose Monter sur le trône. Bazars et marchés
Aux mille et une saveur
Ville ancienne
Aux milles merveilles.

indestructible.

Je venais de finir mon tout nouveau poème sur la ville au dôme. J'étais assez satisfaite car je faisais découvrir cette ville à travers mon poème tout en conservant une part de mystère. Cymbalia intrigue beaucoup de monde à cause de son emblématique dôme de verre. Beaucoup de rumeurs courent comme par exemple la théorie que la magie serait derrière tout ça... Après avoir longuement théorisée dans ma tête pendant au moins 5 min, je décidai de sortir un peu dans Cymbalia.

J'étais arrivée au quartier de la Rose après quelques minutes de marche. C'était un quartier très connu pour les évènements historiques qui s'y étaient déroulés au cours de l'histoire. Il y a une grande place avec une rose en plein centre et 4 fontaines magnifiquement sculptées qui dataient sûrement du 12ème siècle. Le quartier de la Rose est, avant d'être un quartier touristique, un quartier résidentiel.

Je partis ensuite pour le quartier du Soleil. C'était par ce quartier que les gens entraient ou sortaient de la ville car si Cymbalia a un dôme, ce n'est pas pour que tout le monde puisse rentrer dans celleci. Enfin c'était aussi pour la protéger des ennemis puisque le dôme est incassable. C'était aussi dans ce quartier qu'il y avait les bazars, le Grand Marché ou encore les lieux culturels divers.

Je traversais les rues bondées de monde pour enfin arriver à ma destination : le château de Kickenham. Il se situait en plein centre de Cymbalia, et de chez moi jusqu'à lui, on devait compter une bonne heure pour s'y rendre à pied. Le château était très bien gardé car la famille royale y habitait. Aujourd'hui il n'y avait personne pour admirer le plus grand palais de continent. Peut-être parce qu'on est en période scolaire et que tout le monde (ou presque) travaille. En réalité, je ne venais pas pour admirer le château mais pour le dessiner. Ou le photographier. J'hésite. Finalement j'opte pour le dessin et prend mon cahier dans mon sac pour commencer. Je m'installe dans un parc non loin de là pour avoir un meilleur angle et m'attèle à la tâche. Le château à cinq tours principales dont une énorme en plein milieu : elle sert à maintenir le dôme de verre en place.

Quand j'eus enfin fini, je rentrai chez moi et mis le dessin à côté du poème. Finalement, je

m'endormis en rêvant du mystère qui rôde autour de la citadelle de verre et de son dôme

XVII

Paradis

Un jour peut-être, je rejoindrais cet endroit dont on m'a parlé, cette ville dans laquelle tous les bâtiments se rejoignent par des ponts, où, sur chaque toit, la nature a repris ses droits Sur la montagne tu la trouveras, cette ville dans laquelle de nombreuses espèces ont survécu, Cette ville qui tenue secrète par les anciens Dieux, recèle en son sein des arcanes oubliées. Si un nouvel habitant arrive dans cette cité perdue, il sera logé selon son envie, s'il aime la nature, il fera du camping, si le futur le passionne, il vivra dans la technologie. Mais ce texte ne sera pas assez

grand, pour contenir toutes les envies des gens.

Dans ce royaume effacé, la fatigue n'existe pas et si le travail tu n'aimes pas, le repos tu trouveras. Si l'ennuie te gagne, des activités tu feras.

Dans cette cité, les problèmes ne sont pas, ce qui pollua ta vie d'antan ne polluera pas ta mort.

Car pour ceux qui jusqu'ici n'auraient pas saisis,

Cette description est celle d'une ville qui vainc la mort.

Cette cité nommée Paradis.

Grâce à cette ville, des civilisations tu verras et les notions du temps et de l'espace tu perdras. Ce royaume a son miroir, connu sous le nom de l'enfer, du paradis il fera l'inverse.

Cette description n'est qu'imagination mais libre à vous de me croire ou non.

Car de cette ville, des descriptions il y en a, la mienne n'est ni la première ni la dernière, mais pour des personnes celle la leur plaira. Dans ces descriptions, celle dans les nuages en est une, sous terre une autre existe. Mais la meilleure est celle que l'on s'imagine, celle qui nous permet de ne plus avoir peur de la mort.



Vadim Thienot-Priolet

XVIII

La butte l'indifférence

Le voilà enfin arrivé à destination; le voilà enfin dans cette cité reculée de malheur dont le nom ferait frémir une bonne partie des aristocrates du monde moderne. Rien au monde ne serait censé pouvoir justifié un venu volontaire dans un endroit pareil mais il semblait résigné, prêt à miser son intégrité et sa survie pour ses recherches ; il était déterminé à entrer dans ce cimetière ambulant ou les morts n'ont pas de répit, d'où l'on ne ressort pas indemne. Dès son arrivé dans la ville fantômes, un sentiment étrange le submergea ; celui d'être coupé du monde, d'avoir traversé un portail vers une autre dimension ; en effet les gens n'étaient plus les mêmes et leurs teints festifs s'était transformer en une pâleur macabre ; les bâtisses chaleureuses avaient laissé place à des cages de béton et les foules des centres villes s'étaient volatilisé laissant vide les magasins aux fenêtres brisés. Au fur et à mesure de de son ascension dans ce labyrinthe de ruelles plus sombres, il remarqua dans le condensé de malfrats qu'il avait croisé une sorte de lueur d'espoir dans leurs yeux malicieux, parfois étincelante pour les plus jeunes et parfois totalement estompé, consumé chez les anciens qui semblaient comme résignés à passer leurs vies dans ces déplorable couloir semblables à ceux des condamnés à mort ; ou chacun attend sagement sa fin brutale sans pouvoir rien n'y faire ; ou chance et hasard sont absent, remplacé par désillusions et chaos. Il faisait froid, ici la chaleur humaine était inconnue et les gens se contentaient de celles des usines environnantes ou l'on se

tuait pour un simple morceau de pain. Arrivée sur la place principale ses yeux se portèrent vers le ciel, ou un crachin s'était dévoilé; d'ici il apercevait nettement les deux grandes tours de la ville, elles semblaient la dominer d'un air las, vide, désabusé. Mais quand l'averse devint l'orage leurs expressions semblèrent changer drastiquement.

La brise s'en étant allé

Laissant place sur leurs solides carapaces

Les gouttes ruisselantes

Celles qui dominaient auparavant

Furent soumis

Quand fut venus la pluie

Leurs yeux de verre ne laissaient transparaître

Que l'horizon austère

Faites d'immeubles et de gris

Elles ne bougeront pas d'un cil

Quand viendra leurs heures fatidiques

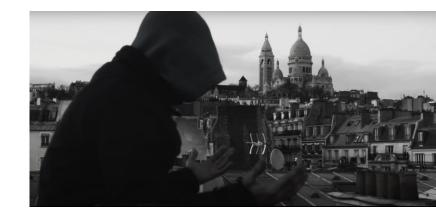
Nul deuil ne troublera non plus la ville

Car même une fois détruite

Elles laisseront le mal aître si symbolique

Se propager dans cette prison de vitres

Dont les plus riches profites pour se comparer



Nathanaël Witshi-Picard



XIX

Cœur de cacahuète

Sovan, ma ville natale,

Elle a l'image de la ville racaille.

Mais avez-vous vraiment vérifié vos sources

Car ma ville natale, cette ville moderne,

Est comme une cacahuète.

Sa peau extérieure est dure,

Immangeable, mais a un intérieur

Plein de bonté et de douceur.

Une douceur s'étendant,

Partant dans la ville,

Qui fait tous ses habitants,

Sentir bien dans leur peau,

Se sentir comme chez soi.

Qu'ils aient pris une voie qu'ils ont choisi,

Qu'ils aient pris la voie qui leur est destinée,

Même s'il s'agit de racaille-rie.

Même en ayant une réputation déférente,

Aucun habitant n'a souhaité déménager.

De plus, n'avez-vous pas remarqué?

Le joli nom de ma ville.

Penser à une coque de cacahuète ?

Ou à son cœur.

Même si j'adore ma ville,

Mais maman j'aime pas les cacahuètes enfaîte!

Je préfère les fraises.



Kiana Xu